



La Tour de Carol

Noé Gaillard

Les seules choses auxquelles Noé Gaillard n'a pas touché dans les domaines S-F et Fantastique sont l'édition et le chant professionnels. Pour le reste, il a tout fait en amateur : illustrations (collages), traduction (qui a fait « Hum ! hum ! » ?), écriture (quatre textes pros : une Encyclopédie des Glaces, un non payé, les deux autres en collaboration), fanzinat (Mal d'aurore), radio (avec la Bande FM), organisateur de convention, co-fondateur d'Infini et critique (il est d'ailleurs cité en quatrième de couverture d'un Présence du Futur), et cela pendant une trentaine d'années... En écrivant cela, il a l'impression de faire « has been » (qui a dit « Mais non ! » ?). Il n'empêche, il a toujours plaisir à lire son nom au sommaire des choses imprimées, et pourtant, par flemme, il écrit peu.

Illustration : Sébastien Gollut

Carol frissonne. La fraîcheur de l'automne naissant s'empare de la nuit. Des remugles de feuilles pourrissantes montent du sol. Elle sait qu'elle vient d'atteindre la limite. Seule, elle ne peut s'aventurer plus avant dans le sous-bois. Elle distingue d'ailleurs la blancheur des pierres. Ce qui reste de la tour se dresse au milieu d'une clairière et s'abandonne au lierre et autres mauvaises herbes qui semblent en interdire l'accès...

Longtemps que Carol n'avait hanté ces lieux. Longtemps que l'envie de revenir au pays ne l'avait effleurée. Sa carrière et ses plaisirs occupent sa vie à plein temps. À trente ans, on n'est pas nostalgique, surtout lorsque votre entourage veille sur vous comme sur la poule aux œufs d'or.

Carole devenue Carol – c'est mieux dans son métier – frissonne et s'arrache à la contemplation hypnotique des ruines de la tour. Elle fait demi-tour, tend l'oreille aux bruits nocturnes puis, presque rassurée, s'éloigne vers la route où l'attend sa voiture.

Elle a faussé compagnie à ceux qui célébraient l'ultime prise de son dernier film en date – promis avant montage à un bel avenir commercial –, *Retour arrière*, titre non définitif. Son escapade en solitaire ressemble à un pèlerinage.

L'intérieur du véhicule, qui sent encore le cuir neuf, lui offre un peu de chaleur. Elle allume le plafonnier et s'observe dans le rétroviseur. Elle se fait une grimace et sourit en se souvenant de l'Orphée de Cocteau découvrant Eurydice dans le rétro avec les conséquences que l'on sait... Elle éteint et reste immobile, comme figée, en attente, puis se secoue et retourne vers ceux qu'elle fait vivre.

Elle se souvient du chemin parcouru depuis l'envoi de sa fiche anthropométrique, comme elle dit. Une unique feuille de papier proposant ses mensurations en guise de *curriculum vitæ*. 90-60-90, selon les canons de l'époque, et une langue bien pendue pour assurer des réparties qui font mouche. L'ensemble soutenu par une souplesse d'anguille et du plaisir à vexer les machos crétins, fort nombreux dans ce métier comme elle devait le constater. Pour arriver à son actuel vedettariat, précaire ainsi qu'il se doit. Mais à bien y regarder, rien de très compromettant. Elle peut se féliciter d'avoir choisi avec discernement tous ceux – peu nombreux à vrai dire – qui, en partageant sa couche, lui ont permis devenir ce qu'elle est.

Ici, à deux pas de la frontière espagnole, elle goûte à une solitude sereine et réparatrice, noyée dans le plaisir du travail bien fait sous

la direction d'un metteur en scène qu'elle admire. Pourtant, ce soir, au beau milieu de la fête, lorsqu'elle a vu entrer le doyen du village que l'on souhaitait lui présenter, une petite crispation stomacale a tout gâché. Elle persiste d'ailleurs – lancinante. Répondre à l'appel de la tour n'a pas suffi... Il lui en faut plus. Encore un. Et Carol sait qu'elle ne peut se soustraire à sa promesse...

La route déserte étire son serpent bleu-noir écaillé de blanc au gré des phares, envoûtante. Carol décide de rentrer se coucher directement. Demain, elle trouvera une excuse pour justifier sa conduite et faire taire les mauvaises langues...

Sa chambre d'hôtel ressemble à la boutique d'un fleuriste, chacun a voulu lui rendre hommage et a contribué à la fortune du fleuriste local. Des roses aux lys, toute la gamme des couleurs – sauf le rouge ardent, bien sûr – et le même parfum vaguement écœurant hors de la fraîcheur du magasin.

Elle s'allonge tout habillée sur son lit. À plat dos, les mains sous la tête. Et ferme les yeux.

Elle s'abandonne aux souvenirs.

L'été finissait, et les touristes repartaient. La petite fille retrouvait ses chemins silencieux qui ne chantaient enfin que pour elle et traçaient des rousseurs en bordure du vert résistant. Elle sautait à cloche-pied d'une ornière à l'autre, d'un champ à l'autre, saluant l'un et l'autre d'un bonjour retentissant. Elle reprenait possession de son monde, partagé à contrecœur. Sans le moindre témoin, cette reconquête du terrain abandonné par les touristes se faisait stratégiquement. La petite Carole tournait dans la campagne en cercles de plus en plus étroits autour de la tour... Sa tour. Elle laissait aux derniers intrus le temps de prendre le train. De toute façon, elle savait qu'elle aurait à panser ses blessures. Toutes ces gravures de dessins obscènes ou ces inscriptions de prénoms ou de simples initiales censées faire accéder ainsi leurs auteurs à l'immortalité... Quand elle estimait le dernier touriste parti, Carole fonçait droit retrouver sa tour. Elle posait sa joue contre les pierres pour l'écouter se plaindre des mauvais traitements infligés par les imbéciles.

Carole se sent bien dans son petit monde et s'invente des histoires qu'elle raconte – comme Schéhérazade – à la masse de pierres en ruine. Elle sait qu'elle ne court aucun danger et que la tour l'écoute. Entre douce mousse et dure pierre, elle s'est même offert ses premières caresses en solitaire. Un mince cri de plaisir égaré au milieu du concert animal. Dans son espace privilégié. Carole oublie le temps et le monde. Elle vit.